

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT ET DIRECTEUR

GEO. P. KAUFMANN, Vice-Président, Administrateur de la publicité des annonces commerciales

ALBERT DARYOL, Gérant

Phone Main 3487

BUREAU: 323 Rue de Chartres entre Combi et Bienville

Published at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

Prix de l'Abonnement

EDITION QUOTIDIENNE.

Table with 2 columns: Duration (Un an, Six mois, etc.) and Price (\$7.50, \$3.75, etc.)

Prix de l'Abonnement

EDITION HEBDOMADAIRE

Table with 2 columns: Duration (Un an, Six mois, etc.) and Price (\$3.00, \$1.50, etc.)

Prix de l'Abonnement

EDITION DU DIMANCHE.

Table with 2 columns: Duration (Un an, Six mois, etc.) and Price (\$2.00, \$1.00, etc.)

Les abonnements sont invariablement payables d'avance.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du Times Square Building, à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Jeu 12 novembre 1914.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, etc.) and Temperature (61, 68, 70, 19)

LEURS CAMBRIOLA-GES PRINCIPERS

Le château de Baye n'a pas été seul pillé.

L'histoire du pillage du château de Baye attribué au kronprinz, histoire véridique et authentique, a été démentie officiellement par l'ambassadeur d'Allemagne à Rome.

Précisons donc. L'opération a été si méthodiquement organisée, que le voleur principal a fait venir le serrurier du village voisin, nommé Marmet, qui, le revolver sur la gorge, a dû lui-même emballer les objets précieux, qui furent transportés par des camions jusqu'à Rethel.

Mais il y a mieux. Pendant qu'ils y étaient, les bandits ont procédé à la même opération dans un château voisin, Cougy, appartenant à M. Patenôtre, ancien ambassadeur de France à Washington et à Madrid, qu'ils ont aussi entièrement dévalisé. Tout a été emballé et emporté: argenterie, tableaux, tapisseries, même les robes et les dentelles.

La double activité

Dans les premières semaines de la guerre, le public s'est complètement désintéressé des études économiques. Songeons qu'il n'y a peut-être pas une seule famille qui n'ait sur le front de feu un ou plusieurs êtres chéris. On ne s'intéressait absolument qu'à l'activité militaire. Il est tout naturel d'ailleurs que la question militaire demeure au premier plan.

Mais on n'a pas tardé à s'apercevoir de l'importance considérable de la question économique.

Tant que la guerre a pu apparaître à la majorité des esprits comme un accident catastrophique, un moment tragique et rapide à traverser les efforts intellectuels et matériels de tous ont convergé vers le champ de bataille.

Or, voici que le mal tend à se prolonger; il devient endémique, comme disent les praticiens. Il faut que nous vivions avec cet abès au flanc.

Depuis quinze jours, j'interroge avec anxiété tous les hommes compétents que les nécessités du moment ont rassemblés dans Bordeaux, capitale politique de la France. Je leur demande, non pas de faire avec moi de la stratégie autour d'une table de café, ce qui commence à constituer une occupation fastidieuse, mais d'examiner les moyens par lesquels les forces non mobilisées de ce pays vont appuyer les forces de combat et collaborer efficacement à la défense de la patrie.

Quand on est entré en contact avec tous ces industriels, ces commerçants, ces financiers, ces hommes politiques, ces hauts fonctionnaires, on s'aperçoit vite de l'existence d'un double courant.

Les uns répondent: "Eh! comment occuper de l'activité civile du pays? Il ne s'agit que d'une chose en cette angoissante période: remporter la victoire, la remporter promptement et décisive. Industriels, commerçants, rentiers ne peuvent que se mettre à la disposition de leurs forces. De secours aux blessés, des vêtements aux soldats, des canons, des obus, des fusils, des sabres: voilà ce qu'il nous faut. Tout effort qui n'est pas tendu vers le combat est un effort inutile."

D'autres sont moins exclusifs. Ils disent: "L'activité militaire, ne peut se suffire à elle-même. Elle n'aura de puissance et de durée qu'autant qu'elle s'appuiera sur l'activité économique du pays. Personne ne doute de l'anémie cruelle dont va souffrir le Trésor public. Les transactions seules peuvent le remplir. Certes, en temps de guerre, l'Etat

tend à devenir l'unique acheteur; mais il y a plus de trente-six millions d'individus qui, en dehors des services de l'armée, boivent, mangent, s'approvisionnent, se rendent des services. A côté de l'activité militaire, il importe de coordonner l'activité civile."

On l'a répété déjà bien des fois, mais cela ne saurait trop être redit: si nous avons préparé en France d'une manière presque parfaite la mobilisation militaire, nous n'avons pas envisagé avec le même soin la mobilisation économique. Sous ce rapport, nous avons été réduits à l'improvisation.

Certes, il est difficile de songer à faire surgir de la richesse pendant qu'une partie de notre territoire est envahie et sacagée par l'ennemi. Il faut une rude force de caractère pour contraindre son esprit à la conduite d'entreprises industrielles ou commerciales alors que les obusiers allemands tonnent sur les bords de l'Aisne. Pourtant, tous ceux qui se bouchent les oreilles pour se contraindre à l'étude des problèmes économiques de l'heure présente fendent, eux aussi, un service signalé à la patrie. Si la guerre se prolonge, nous allons connaître encore plus de misères que celles qui se sont jusqu'ici révélées.

Il convient donc d'envisager avec sang-froid les difficultés qui vont se dresser devant nous. Les questions se pressent: "Allons-nous, comme l'Allemagne, subir une crise d'approvisionnement? Aurons-nous aussi une crise des salaires? Comment va pouvoir s'entretenir la vie économique du pays? Comment allons-nous assurer ses moyens financiers?" Et l'on devine que ce questionnaire demeure très incomplet.

Un fait important nous est révélé par l'histoire. Si abominable que soit une guerre, elle n'interrompt jamais d'une manière complète la vie économique. En 1870, alors que la moitié de la France était envahie, et malgré le siège de Paris, les transactions se sont maintenues et la persistance de notre vitalité matérielle s'est manifestée par deux circonstances dignes d'être notées: les retraits des caisses d'épargne ont été insignifiants (21 millions de francs); le billet de banque a conservé sa pleine valeur et a même fait prime à l'étranger.

On m'a fait observer que la guerre actuelle n'était pas comparable à celle de l'Année terrible parce qu'elle supposait la mise en présence d'armées infiniment supérieures en nombre et parce qu'elle provoquait la mobilisation d'une foule de chefs d'entreprise qui étaient demeurés à la tête de leurs affaires il y a quarante-quatre ans.

Il n'en est pas moins vrai que dès à présent nous pouvons nous considérer au point de vue de l'invasion dans une situation bien meilleure, puisqu'il est permis raisonnablement d'envisager le moment où le théâtre de la guerre sera reculé hors de nos frontières.

De tous les côtés, les industriels et les commerçants que j'ai consultés m'affirment que beaucoup d'usines peuvent travailler, que des réassortiments sont sollicités, et que même avec l'étranger des relations fructueuses sont susceptibles d'être reprises. Seulement, on subordonne généralement la reconstitution de notre organisme éco-

nomique à trois conditions: 1e une amélioration du service postal; 2e une adaptation du service militaire des chemins de fer aux plus urgentes nécessités du commerce; 3e une solution du problème bancaire.

A mesure que se développait mon enquête, je voyais naître des points de vue nouveaux, tous fort intéressants, et j'apercevais d'ingénieuses solutions.

L'autre jour encore, mon ami Paul Forsans, dans un article paru dans la "Petite Gironde" et qui a produit une impression profonde, révélait que le commerce bordelais, créancier à lui seul de cinquante millions vis-à-vis du commerce allemand, avait besoin d'un organisme nouveau capable d'opérer une compensation entre les créanciers et les débiteurs de l'ennemi.

Avant d'entrer dans le détail des complications que provoque une situation aussi exceptionnelle, j'ai pensé qu'il était utile de savoir où nous en étions économiquement.

Que s'est-il passé depuis deux mois? Quel est l'état de la consommation publique? Quelles transactions ont subsisté? Quelles transactions ont disparu? Comment se comportent les caisses publiques? Quel a été l'effet du moratorium? Par les faits que nous connaissons déjà, comment pouvons-nous essayer de prévoir pour demain?

Je crois d'ores et déjà être assez documenté pour répondre à ces différentes questions, et j'en aborderai l'étude dans un prochain article.

MAURICE AJAM, Ancien sous-secrétaire d'Etat.

Lettre d'un officier

On nous communique la lettre d'un officier; nous regrettons de ne pouvoir la publier, mais nous en citerons ces passages:

...Deux jours de repos dans un village où nous nous sommes bien retapés. Quel délice de ne plus entendre le son du canon! Puis une petite marche pour arriver à notre gare d'embarquement. Je puis dire que ça m'a fait plaisir de revoir un train! En passant, j'ai vu, huxé incou, me payer des cigarettes. Tu n'as pas idée de ce que ça représente ça: se payer des cigarettes. Le tabac ne manque pas, bien au contraire; mais les cigarettes c'est la vie civilisée, le retour à la vie normale. Je m'en suis payé quatorze paquets fortement entamés déjà! Pendant qu'on embarquait mes hommes, j'ai trouvé le moyen de leur procurer des chaussettes. Ils étaient heureux comme des rois. Pense que certains n'avaient plus aux pieds que des trous avec un peu de chaussettes autour.

...Les Boches sont partis précipitamment en abandonnant 19 canons et une grande quantité de matériel. Ici encore ils se sont conduits en pirates. Les jeunes gens en âge de travailler ont été pris, pieds et poings attachés, et envoyés en Allemagne pour faire les tranchées contre les Russes. Allons, c'est bien le commencement de la fin pour eux et certainement pour nous tous le commencement d'une ère de tranquillité. Cette guerre est plus épouvantable que personne ne pouvait se l'imaginer, mais elle aura été une vraie bénédiction s'il est permis ensuite de

respirer et de vivre sans la crainte du lendemain. C'est pour les petits que nous travaillons et tout le monde en est bien persuadé au fond du cœur. Faut-il dire qu'on évite le plus possible de penser à tous ceux qu'on a laissés pour que le cœur ne chavire pas trop?

... Il est difficile et un peu présomptueux de juger de l'ensemble de la guerre par le petit coin que j'ai eu sous les yeux, mais il semble que les Allemands ont mené ça en casse-cou. Ils ont essayé de briser tout de leur masse, n'épargnant ni les hommes ni le matériel. C'est inouï, par exemple, ce que nous avons rencontré de bicyclettes brisées. Je n'exagère pas en disant que j'en ai vu plus de 20 en dix kilomètres. Le reste à l'avenant. Une rage, une furie de brutes, de tauraux; mais manquant pour emporter le morceau du quelque chose final.

... S'il n'y avait pas le danger des pruneaux à recevoir, et auxquels d'ailleurs on s'habitue très bien, la vie que nous menons ne manque pas de charmes. On vit en bonne harmonie, je dirais presque fraternellement avec les hommes. Ça trempe et fait du bien, et le pioustre est vraiment en général un brave type.

La guerre telle qu'on la fait maintenant est une chose épouvantable, mais il y a de beaux côtés quand même. Il est certain qu'il est plus dans le tempérament français de se battre comme on le faisait autrefois, homme contre homme, face à face, et que là la furie française trouvait un emploi. Maintenant, on se bat — du moins c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent — à des kilomètres, enterrés dans des tranchées. Jusqu'à présent j'ai vu cinq Allemands, et encore à la jumelle!

UN MOT ENTENDU

Il est un des plus beaux qu'edt jamais proférés Gavroche; et c'est de la bouche d'une midinette qu'il est sorti.

Le "Taube" venait de lâcher sa bombe sur le faubourg Montmartre, et la foule se précipitait pour voir (car les "Taube" ont à Paris ce privilège d'attirer la foule au lieu de la faire fuir), quand un vit l'avion décrire un cercle immense dans le ciel et se diriger de nouveau vers l'église Notre-Dame-de-Lorette, d'où il avait paru s'éloigner. Alors une jeune fille, à côté de qui passait un de nos amis, eut un geste de joie folle et ce cri: — Chouette! il revient!

Une seconde bombe trouait le toit d'une maison de la rue Bourdaloue, une minute après.

LE MASQUE DE FER.

LE METHODE BERLITZ

Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants. Cours pour commerçants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages

"Original Berlitz Method" 429 Bâtisse Audubon. Tél. Main 3791.

HYDRO-THER-MASS (chaud, massage)

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'un bain de mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 3 à midi; messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chloropne, massage, Douche et aération, 50c; 75 pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE.

L'Abelle Démocrate

Plus d'un demi-siècle de loyauté à la Démocratie Régulière

Nous apprenons que des personnes mal renseignées, — nous ne dirons pas mal intentionnées — et qui sûrement ne sont pas au courant des événements politiques et du ton de la Presse de la Nouvelle-Orléans lors des agitations électorales, font circuler des rumeurs contre l'Abelle, et son opinion sur les questions d'administration publique.

"On dit", — et voilà l'insaisissable anonyme, le Protée fuyant, l'impersonnalité irresponsable qu'il faut combattre et démentir — "On dit" que l'Abelle est hostile à l'administration démocratique régulière.

Nous affirmons que les colonnes du journal depuis plus d'un demi-siècle portent la preuve irréfutable de la loyauté de l'Abelle au parti démocrate régulier. Elle n'a jamais cessé de supporter et de défendre la cause de la pure démocratie, et ce n'est pas maintenant, sans cause apparente, qu'elle passerait à l'ennemi.

Dans les récentes élections congressionnelles en Louisiane, l'Abelle a consacré ses colonnes à des articles tout en faveur de la démocratie régulière.

Le numéro du 3 novembre 1914 portait, en première page, en gros caractères, sur quatre colonnes de larguer cette rubrique: "VOTEZ AUJOURD'HUI POUR LE TICKET DEMOCRATIQUE."

Et, dans l'article du 3 novembre nous disions: "Paroisses Assomption, Lafourche, St-Martin et Terrebonne, il est probable que le juge Martin aura une faible majorité, mais les paroisses Lafayette, Vermilion et St-Martin, donneront à M. Gueydan une forte majorité qui assurera son élection."

"MM. L. H. Burns et Louis Le Bourgeois sont les candidats progressistes dans le Premier et le Second District. Il est certain que le général Albert Estopinal et l'honorable H. Garland Dupré, candidats démocratiques pour la réélection, remporteront les suffrages dans ces deux districts."

L'édition du 4 novembre 1914 a donné sur la première colonne de la première page, un compte-rendu des élections générales. Une partie de l'entête lisait "Triomphe des Démocrates en Louisiane."

Si l'Abelle était contre le parti Démocrate Régulier, aurait-elle publiée ces appréciations favorables aux candidats congressionnels de ce parti?

THEATRES LE LYRIC

Les personnes qui n'ont pas encore été au théâtre de la rue Bourgogne voir la pièce de cette semaine "The Lure" et qui désirent la voir feront bien de se dépêcher de se procurer des billets pour une des trois dernières représentations, dont une samedi en matinée.

L'éloge de la pièce et des artistes qui l'interprète n'est plus à faire.

Qu'il nous suffise de dire que la compagnie a obtenu cette semaine un succès très marqué et tout spécialement MM. Mansfield, d'Oize et Clark; Mlles Bowden, Baker et Gypzène.

La semaine prochaine "Queen of the White Slaves" tiendra l'affiche. Nous en donnerons un compte rendu à nos lecteurs dimanche.

L'ORPHEUM

Musique classique, mélodies irlandaises, ragtime et chansons-ettes ont une large part dans le programme de l'Orpheum. Il est unanimement reconnu que cette année l'Orpheum produit des attractions qui surpassent les années précédentes.

Homer Lind et compagnie dans "The Singing Teacher" se partagent les honneurs de la vedette avec The Schwarz, dans "The Broken Mirror". Mr. Lind est un bariton fameux et un acteur dramatique de beaucoup de talent.

Mlle Ray Samuels est une nouvelle étoile dans le monde musical et spécialisé dans le chant du "Ragtime".

Edith et Herta Althoff sont des jeunes musiciens qui jouent sur un nombre varié d'instruments et les jouent correctement. C'est un numéro qui a obtenu un vif succès à New-York.

John et Mae Burke, dans "A Ragtime Soldier", sont des comédiens mélodieux qui peuvent se classer parmi les "étoiles".

Bryan Lee et Mary Cranston dans "Bits of Ireland" ont un numéro très choisi et très irlandais.

Les Le Grohs sont des acrobates et danseurs qui offrent une nouveauté européenne.

Le "Orpheum Travel Weekly" fait défiler sur l'écran des vues de la jolie ville italienne de Casale, des vues des côtes de France, un voyage en chemin de fer à travers la Serbie, des vues de Constantinople, Autriche-Hongrie, et la pittoresque rivière Ganges aux Indes.

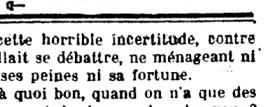
L'orchestre concert termine ce programme très intéressant.

Sur le boulevard. Deux jeunes gens de mine équivoque considèrent l'étalage d'un bijoutier.

—Dire qu'il y a deux ans, raconte l'un deux, j'avais ouvert, aux environs de Paris, une toute petite boutique de bijouterie...

—Toi?

—Oui. Oh! d'un simple coup d'épéeule.



WEAR THE ROBERT See notices and page 4648 H. J. ROBERT

OPTICIAN SPECIALIST 304-307 rue Carondelet Phone Main 4870

Foisonneton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 20 Commencé le 22 octobre 1914.

LE Roman d'une Mère

PAR MAXIME DUROSIER

(Suite)

Pour vous posséder, vous obtiendrez, j'ai commis, je le sais, un vrai crime, mais l'expiation en a été dure. Ah! si vous saviez ce que je souffre depuis cette nuit terrible où dans le délire de votre fièvre j'ai appris la vérité! J'étais si heureux d'avoir un fils; je l'aimais déjà tant, mais moins parce que je le croyais l'enfant de ma chair, que pour le gage de paix et d'union qu'il me semblait devoir apporter entre nous.

Ah! que j'ai souffert! Quelle jalousie m'a rongée. Claire, vous pouvez le dire, vous m'avez tué.

Oppressé, le marquis se renversa en arrière, son visage se convulsait, ses yeux se voilèrent, une pâleur livide couvrait ses joues, la sueur de la mort perla sur son front.

marquis, l'appelant, le suppliant de revenir à lui.

— Oui, mon ami, oui, j'ai eu tort, moi aussi, je suis coupable, moi aussi j'aimais et c'est pour moi comme pour vous ma seule excuse. Nous sommes tous deux des victimes de la vie, des victimes de l'amour. Pardonnez-moi, comme je vous pardonne, du mal que j'ai pu vous faire; nous avons souffert l'un par l'autre; donnons-nous donc, avant de nous séparer, le baiser de la paix.

Et pieusement, Claire appuya ses lèvres sur le front de son mari. Sous cette caresse, le blessé ouvrit les yeux et, voyant penché vers le sien le visage attristé de la jeune femme, une joie douce l'envahit et le besoin de lui laisser au cœur un bon souvenir. Il l'attira, collant presque à son oreille sa bouche glacée d'où les paroles s'échappaient en hoquets douloureux, il murmura:

— Je t'aimais! je t'aimais! Ton fils tu le retrouveras; il est beau, qu'il porte mon nom puisque tout le monde croit qu'il est de mon sang... Il demeure cher de braves gens...

— Un flot de sang sortit de sa bouche. — De l'air! j'étouffai cria-t-il.

Ses bras se tendirent, sa poitrine bruyamment se souleva par deux fois, puis ses membres doucement se défendirent, sa tête roula et ses yeux grands ouverts, dilatés par la crise, s'arrêtèrent immobiles.

— Oh est-il? Oh est-il? implora Claire. Par pitié, achevez, mon enfant! rendez-moi mon enfant!

Le marquis demeura muet, les lèvres contractées par un dernier rictus. Claire se pencha, mais aussitôt un cri de révolte la redressa.

Un Etat d'Âme.

Il serait difficile de dépeindre l'état d'âme dans lequel se trouva Claire après la mort de son mari.

Ce fut d'abord une impression confuse où il y avait le soulagement de sentir rompre une chaîne qui lui avait été si lourde, et comme un regret de n'avoir pu conquérir plus tôt le cœur de son mari, conquête qui lui aurait peut-être permis de goûter encore un peu de bonheur et de retrouver ce fils vers lequel allaient depuis si longtemps toutes ses pensées et tous ses désirs.

A la stupeur des premiers jours succéda une sorte d'apaisement qui permit à Claire de résumer son passé et de raisonner surtout son avenir.

— Voyons, se dit-elle, vis-à-vis de mon mari je suis bien en règle; depuis le jour où, pour sauver mon père, je fis le sacrifice de mon cœur et de ma vie, je n'ai eu qu'une seule faute à me reprocher — faute d'un moment de folie, de tendresse, d'amour désespéré.

"Et combien ne l'ai-je pas expiée, grand Dieu!

"Faute expiée et pardonnée, aussi, puisque le marquis, à son lit de mort, a reçu sur son front ce dernier baiser, après avoir laissé échapper l'aveu de mon pardon arraché par une longue abnégation.

En roulant ces dernières pensées en elle-même, elle en arriva à cette conclusion qu'elle n'avait plus en somme aucun reproche pour le passé, et qu'entre sa conscience et Dieu tout était apaisé.

— Le ne me reste plus que l'avenir, se dit-elle.

L'avenir? Qu'est-ce que ce mot pouvait bien cacher pour elle?

De tous les êtres qu'elle avait aimés, il ne lui restait plus rien au monde; son père et sa mère — cette dernière, confidente de ses tristesses et de ses humiliations de cœur — étaient morts. L'autre, celui dont elle n'avait jamais prononcé le nom depuis la scène de la serre, parti, mort peut-être lui aussi; puisqu'il n'avait plus donné de ses nouvelles; s'il n'avait pas disparu, il aurait bien essayé de la revoir, de se rappeler à elle par un mot, par un souvenir quelconque; tandis que depuis le soir où ils s'étaient donné leur suprême baiser, rien, rien n'était venu de lui.

Enfin, il y avait son enfant.

Oui, oui, son enfant, pour lequel palpait à chaque heure du jour son pauvre cœur ulcéré, et qui portait une blessure qui ne pouvait pas se cicatriser; son fils qu'elle n'avait plus revu, dont son mari avait fait la rançon de son désespoir et l'instrument de son supplice.

Mais elle voulait le retrouver, le conquérir, son fils; il était vivant, son mari mourant lui en avait laissé l'aveu et, s'il en avait eu la force et le temps, dans une scène dernière où le moribond lui avait ouvert son cœur, il lui aurait dévoilé ce secret pour lequel elle aurait donné sa fortune, sa vie.

Sa vie oui, certes elle l'eût donnée, et avec plaisir, pour pouvoir presser sur sa poitrine cet être si cher qui respirait quelque part et qu'elle ne verrait peut-être jamais.

Que lui faisait tout le reste, puisqu'elle n'avait pas son enfant!

Ne le revoir jamais! Cette pensée lui rompait le cœur comme si on l'eût fouillé avec un fer rouge. Mais elle se calmaient contre cette pensée; elle se disait à elle-même que maintenant c'était une lutte

entre elle et cette horrible incertitude, contre laquelle elle allait se débattre, ne ménageant ni son temps, ni ses peines ni sa fortune.

La fortune, à quoi bon, quand on n'a que des angoisses au cœur et des larmes dans les yeux?

Il y avait au château ce domestique, ce Baptiste, qu'elle avait autrefois interrogé et qui devait peut-être savoir, qui devait peut-être connaître ce secret qui avait expiré sur les lèvres du marquis et qu'il avait emporté dans sa tombe.

Depuis elle n'avait plus osé interroger à nouveau Baptiste; elle avait comme une crainte. Si vraiment cet homme disait vrai, s'il n'était pour rien dans le mystère qui faisait le tourment de sa vie! Si elle acquerrait cette conviction que Baptiste ignorait tout, c'était une lueur d'espoir qui s'éteignait, et cette lueur, elle désirait la conserver, elle en avait besoin pour se soutenir dans cette lutte qu'elle voulait entreprendre. Aussi différait-elle de jour en jour de provoquer avec Baptiste ce suprême entretien qu'elle était disposée à avoir.

Et pour tant il y avait des mères ayant leurs enfants dans leurs bras, qui pouvaient les embrasser; il y avait des femmes du peuple qui l'enviaient parce qu'elle était riche et qu'on la voyait passer dans de belles voitures traitées par des chevaux magnifiques.

— Oh! la fortune, disait-elle avec amertume, c'est ce qui m'a perdue, c'est ce qui a fait mon malheur. Si j'avais été une pauvre fille, ma dot n'aurait pas tenté les désirs du marquis, j'aurais pu épouser celui que j'aimais et, comme tant d'autres, ma vie aurait été heureuse.

Oh! la fortune, tout vient de là; c'est elle qui a causé tous mes malheurs et mon long martyre. Elle résistait à cet abatement moral qui soulevait l'envahissement; elle se redressait murmurant dans une crispation de tout son être: — Oh! mon fils! je le retrouverai; je le veux.